

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis, JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS. BUREAU: PLACE DU MARCHÉ-NOIR.

PRIX DES ABONNEMENTS: Un an, Saumur... 18 fr. » c. Poste, 24 fr. » c. Six mois, — 10 » — 13 » Trois mois, — 5 25 — 7 50

Gare de Saumur (Service d'été, 18 mai). DÉPARTS DE SAUMUR POUR NANTES. 3 heures 19 minutes du matin, Poste. 6 — 37 — Direct. 9 — 04 — Omnibus. 4 — 35 — soir, Express. 7 — 11 — Omnibus.

PRIX DES INSERTIONS: Dans les annonces... 20 c. la ligne. Dans les réclames... 30 — Dans les faits divers... 50 — Dans toute autre partie du journal... 75 —

Chronique Politique.

L'Agence Havas nous transmet de Londres les dépêches suivantes: Lord Russell ayant visité la ville de Blavi-goïone, un banquet a été donné en son honneur, sous la présidence de lord Airlie. Une adresse lui a été présentée. Lord Russell a prononcé à cette occasion un discours dont voici la substance: Chaque bruit belliqueux déprécie la propriété de milliers de personnes. La politique de l'An-gleterre, son existence comme grand pays, consistent à écarter les dangers de guerre, si cela peut se faire honorablement, et à les af-fronter courageusement au besoin.

L'Europe et un opprobre pour les trois puis-sances qui y ont pris part; mais les traités de Vienne ont donné à cet acte une sanction ré-trospective. L'Autriche et la Prusse ont rempli les con-ditions des traités, mais il n'en est pas de même de la Russie. C'est une grande imprudence à cette puis-sance, quand elle avait obtenu le pardon de l'Europe, de rejeter les conditions des traités. Maintenant la sanction européenne est rappor-tée en fait. En rejetant les conditions sous les-quelles son titre fut reconnu par l'Europe, la Russie ne règne plus en Pologne que par droit de conquête. Je ne peux pas, dit lord Russell, discuter la question de savoir quelles pourraient être les conséquences de cet acte, et quelle conduite les puissances pourraient adopter. J'ai seule-ment voulu démontrer que la Russie n'a pas rempli les conditions du traité de Vienne en vertu desquelles elle a reçu la Pologne, et sans cela ses titres sur ce pays ne peuvent être main-tenus.

qui devait enlever tout poids à nos remontran-ces? Personne n'ignore que l'Angleterre n'a pas intérêt à faire la guerre, mais était-il poli-tique de présenter cette éventualité comme ab-solument impossible? L'Angleterre n'avait pas d'intérêt matériel à faire la guerre pour la Tur-que et cependant elle fut obligée d'aller en Crimée. L'Angleterre pourrait être entraînée à la guerre justement par suite de l'assurance trop répétée que cela est impossible. Le Times dit: l'Angleterre, la France et l'Autriche se sont imaginées qu'elles pouvaient amener par des arguments la Russie à aban-donner sa politique cruelle. La Russie est inac-cessible à tous les arguments, hors ceux de la cavalerie et de l'infanterie. Voilà pour quoi les trois puissances ont manqué leur but. Il serait naturel que l'Angleterre, la France et l'Autriche en vinsent maintenant à se quereller. L'An-gleterre accepte la rebuffade en silence, re-grettant de s'être engagée dans la question et souriant elle-même du ridicule provenant de son échec. La France, froissée des efforts uni-taires allemands de l'Autriche, attaque l'Au-triche à propos de la question polonaise. (Suit l'analyse d'un article de fond du Mémo-rial diplomatique). En Pologne comme au Mexique, ajoute le Times, il y a une limite au-delà de laquelle l'Angleterre ne veut pas aller. Cette ligne at-teinte, l'Angleterre doit s'arrêter; elle ne veut pas la guerre. L'Angleterre ne veut rien faire: elle n'a jamais eu l'intention de faire la guerre pour la Pologne, une fois arrivée au point où les remontrances sont inutiles. Nous avons reçu ensemble une insulte. Il vaut mieux l'ac-

cepter que de nous rendre ridicules en mani-festant d'autres sentiments de colère que nous ne jugeons pas convenable de manifester à notre adversaire. On mande de Vienne, le 29 septembre: Le Wanderer consacre un article spécial aux cruautés exercées par les Russes en Pologne. La feuille autrichienne déclare ces actes incompatibles avec la civilisation du XIX^e siè-cle. La Presse s'exprime ainsi: « D'accord avec les Berg, les Lowchyne et les Mourawieff, la Russie excite les haines sociales, inflige des peines corporelles à des innocents, recourt à la torture et aux massacres. Les barbaries des Agatocles et des Borgia pâlisent devant les procédés des généraux russes, et tout cela se passe au milieu de l'Europe chrétienne. » Le Bolschaffer repousse toute idée d'ouvrir une nouvelle phase diplomatique; le temps des discussions est passé. Le Bolschaffer dit qu'il est arrivé une note anglaise qui propose de retirer à la Russie son titre de possession sur la Pologne, par suite de la conduite qu'elle tient dans ce pays. Le grand rabbin Meisels a été emprisonné à Varsovie par les Russes. Les nouvelles de Pologne annoncent plu-sieurs combats favorables aux insurgés. — Havas. Les lettres de Naples, en date du 26, por-tent que les hostilités contre les brigands se-ront vigoureusement reprises à l'expiration du délai accordé pour leur reddition, délai qui ex-pire le 1^{er} octobre.

FEUILLETON.

LES MYSTÈRES DE LA CONSCIENCE.

(Suite.)

A la vue d'Antonine, ses idées et ses sentiments faisaient effort pour se coordonner et se définir; si bien qu'il étonnait souvent la jeune femme par la vi-vacité de ses réparties et la justesse de ses aperçus. — Dites-moi, Simplicie, lui demanda Mme Dou-vet, un soir d'hiver qu'ils étaient assis tous deux devant le foyer du salon, dites-moi, ne trouvez-vous pas que vous commencez une nouvelle vie? — En effet, madame, répondit-il, tout m'apparait sous une forme nette et précise qui m'échappait au-trefois. — Ainsi, vous comprenez que vous n'avez pas toujours eu le sens vrai des choses? — Oui, madame, je le comprends très-bien. — Comment vous expliquez-vous la situation d'es-pirit dans laquelle vous étiez? — C'est tout simple; j'imagine que j'avais le cer-

veau malade, ce qui l'empêchait de penser saine-ment. — Et maintenant vous sentez qu'il est guéri, n'est-ce pas? — C'est-à-dire que je sens qu'il est en voie de guérison. — Voilà qui est sagement répondu. Avez-vous une idée du temps pendant lequel vous êtes resté malade moralement? — Pourquoi ne prononcez-vous pas le mot en usage? — Le mot? Il y a donc un mot pour désigner la maladie dont nous parlons? — Sans doute, la folie, répartit Simplicie en sou-riant. J'étais fou. — Je n'osais le dire... Je ne croyais pas d'ailleurs que vous pussiez vous rendre compte de cette ex-pression. — Oh! si fait! A ce propos, je me rappelle avoir lu souvent un livre bien touchant où il est parlé de folie. — Lequel? — PAUL ET VIRGINIE. — En effet, après la mort de Virginie, Paul de-vint fou.

— Pauvre Paul! comme il aimait Virginie!... Est-ce qu'on est toujours malheureux, quand on aime? En adressant cette question, Simplicie regardait Antonine avec anxiété. — Oh! non, répondit-elle. On est heureux, au contraire, quand on est aimé et que rien ne s'oppose à l'union de ceux qui s'aiment. — Ah! je suis bien content de ce que vous m'ap-prenez-là! — Pourquoi donc? — Parce que... balbutia-t-il. — Achevez votre pensée. — Parce que, dit-il, j'aime de tout mon cœur, et je voudrais bien être aimé de même; et je voudrais bien, également, que rien ne s'opposât à mon bonheur. — Quoi! dit Antonine avec sa vivacité habituelle, à peine êtes-vous depuis quelques semaines initié aux choses de la vie réelle, et déjà vous vous êtes mis à aimer! — Plus je réfléchis, et plus je soupçonne que j'ai-mais depuis longtemps. — Pendant que vous étiez... fou? — Oui. Pourquoi pas; la folie paralyse-t-elle le cœur? — Eh bien! non, elle ne le paralyse pas. La preu-

ve, c'est que tout révélait en vous un amour exalté, et celle que vous aimiez, vous la preniez pour une fée. — Ah! vraiment, je la prenais pour une fée. C'est gentil, ça. — Est-ce que vous ne vous en souvenez plus? — Pas beaucoup. Ma mémoire est comme un chaos. J'ai grand peine à la débrouiller. En attendant, dites-moi qui je prenais pour une fée. Antonine sourit. — Non, rappelez-vous, répondit-elle. — Je vous en supplie, aidez-moi. — Je n'en ferai rien. — Eh bien! je me rappellerai, soyez-en sûre. — C'est cela, sollicitez vos souvenirs, surtout ceux du passé lointain, ceux de votre enfance. — Pourquoi? — Parce que, avec leur secours, on pourra re-trouver votre famille. — Ma famille? — Eh oui, votre famille, que personne ne connaît. — Que me dites-vous là! Ma famille n'est-ce pas celle qui habite cette demeure? — Non. — Mais où donc est-elle?

